

Institut Catholique de Paris
Vendredi 6 novembre 2009.

**Le choix des pauvres,
figures et engagements contemporains, approches comparatives.**

Intervention de Jean Tonglet, Directeur du Centre International Joseph Wresinski.

Le père Joseph Wresinski, un homme issu de la misère et qui choisit de s'y lier définitivement.

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de m'avoir invité à cette table-ronde pour évoquer la figure du père Joseph Wresinski, fondateur du Mouvement ATD Quart Monde, qui avait rencontré au Brésil et en France, Dom Helder Camara, et qui le considérait comme un frère. Merci à vous, José De Broucker, merci aux amis de Dom Helder Camara, merci à l'Institut Catholique de Paris.

Nos interventions sont placées sous le titre générique du choix des pauvres : pourquoi et comment des personnalités comme Simone Weil, Leonardo Boff, Joseph Wresinski, Louis-Joseph Lebreton, Henri Grouès, l'Abbé Pierre, et Jean Rodhain, ont-ils été conduits, comme d'autres parmi leurs contemporains à faire le choix des pauvres ? Et comment ont-ils concrétisé ce choix, dans ce qu'ils ont entrepris, bâti, réfléchi ?

Le titre de cette journée parle encore d'approches comparatives. Ce qui est à la fois intéressant, car cela permet de pointer les originalités des uns et des autres, les spécificités de chacun, les différences, et périlleux, car il serait vain à mes yeux de vouloir dresser un hit-parade ou un tableau comparatif des mérites ou des défauts respectifs de chacune de ces personnalités.

Si approche comparative il doit y avoir, elle apparaîtra, selon moi, en creux, au fur et à mesure que nous approfondirons notre connaissance mutuelle de chacune des personnalités ici représentées.

Je vais donc, pour ma part, essayer de vous présenter, dans le temps qui m'est imparti, le père Joseph Wresinski. Né en 1917, quelques années après Dom Helder Camara, Joseph Wresinski est mort en février 1988, plusieurs années avant Dom Helder, à l'âge de 71 ans. Sa relative notoriété a été tardive : elle date de la fin des années 80, et en particulier de l'année 1987, avec deux événements importants : le vote, en février 1987, d'un avis du Conseil économique et social français, dont il était membre depuis 1979, sur la base de son rapport « Grande pauvreté et précarité économique et sociale », et l'inauguration, le 17 octobre 1987, d'une dalle en l'honneur des victimes de la misère, de la faim et de l'ignorance, sur le Parvis des Libertés et des Droits de l'homme, au Trocadéro. Cette dalle proclame que « Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré ». Notoriété tardive, donc, si l'on songe que le père Joseph Wresinski était arrivé au Camp de Noisy-le-Grand en juillet 1956, et qu'il y avait créé une première association qui allait donner naissance au Mouvement ATD Quart Monde, dans le cours de l'année 1957. Notoriété tardive, acquise après des années, des décennies

d'incompréhension, à prêcher dans le désert, à contre-courant, à se heurter à des portes fermées. Notoriété tardive qui s'inscrivait dans la continuité d'une arrivée elle-même tardive, à 39 ans, au Camp de Noisy-le-Grand.

Le père Joseph Wresinski, si l'on s'en tenait à ces données sommaires, et en particulier à son arrivée, en juillet 1956 au camp des sans-logis de Noisy-le-Grand, à l'âge de 39 ans, pourrait être perçu comme un homme, prêtre de l'Eglise catholique, qui aurait fait, à 39 ans, après une dizaine d'années au service des paroisses de son diocèse, Soissons, le choix des pauvres, en découvrant le camp de Noisy et en s'y installant. Un peu comme Mère Teresa ou Sœur Emmanuelle, qui après des années passées dans l'enseignement, découvrent à proximité des lieux où elles enseignaient, la réalité de la misère et choisissent de s'y investir.

En rester à cela serait-se tromper radicalement sur la personnalité du père Joseph Wresinski. L'homme mûr qui débarque le 14 juillet 1956 au camp de Noisy-le-Grand, n'y arrive pas par hasard. Il n'y arrive pas non plus seulement parce que l'Abbé Pierre, à la recherche d'un aumônier pour ce camp qu'il avait créé en 1954, avait interpellé un certain nombre d'évêques, dont celui de Soissons, Monseigneur Pierre Douillard à l'époque. Et ce dernier, qui avait été curé à Angers, dans la paroisse fréquentée par la famille Wresinski, savait qui il envoyait à l'Abbé Pierre en lui adressant Joseph Wresinski : non pas un homme venu des classes élevées, moyennes ni même ouvrières de la société française de l'époque, et qui, à presque 40 ans aurait, tout à coup, découvert l'existence de la misère et remis toute sa vie en question, mais un homme issu de ce monde des pauvres et des misérables, des exclus dirait-on aujourd'hui, marqué au fer rouge par une enfance placée sous le signe de la honte, et cherchant, depuis son adolescence, tout au long de sa formation sacerdotale et pendant les dix années de service pastoral dans le diocèse de Soissons où il avait été ordonné, à rejoindre ce milieu dont il se savait issu.

D'une certaine manière, et pour en revenir au titre de notre colloque, « le choix des pauvres », j'aurais presque envie de dire, quitte à me contredire ou à nuancer dans quelques instants, que Joseph Wresinski n'a pas fait le choix des pauvres : il a été choisi, lui, dès sa naissance, par la pauvreté. Fils d'un père polonais et d'une mère espagnole, il naît en février 1917 dans un camp d'internement, à Angers, dans les bâtiments de l'Abbaye Saint-Serge, ancien Grand Séminaire d'Angers, qui abrite aujourd'hui le Lycée Joachim du Bellay. Un camp pareil à ces quelques 60 camps d'internement où 40.000 personnes, étrangers suspects, apatrides, et autres « bouches inutiles à nourrir » furent internées, dès le début de la Grande Guerre, principalement dans l'Ouest de la France, à l'écart du front. Les conditions de vie y sont extrêmement dures, au point d'ailleurs que la sœur aînée de Joseph y meurt, en 1915, âgée de quelques mois à peine. Joseph y naît en février 1917 et y vit jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, en novembre 1918. Après la guerre, la famille trouve refuge dans une veille force désaffectée. La famille Wresinski est durablement marquée par les épreuves de la guerre. Ce que nous savons de l'histoire respective des parents ne nous permet pas, en l'état actuel de nos connaissances, de savoir quelles étaient leurs propres racines. Peut-être n'étaient-ils pas des misérables, au moment où Wladislaw Wrzesinski quitte la Pologne, se rend en Espagne, y épouse Lucrezia Sellas et prend ensuite avec leur premier fils Louis, la route de la France. Mais s'ils avaient quelques moyens, ils les perdirent tous ou presque au moment de la guerre, de l'internement. Après la guerre, le père, en butte au racisme latent qui en ce temps se portait sur les polonais ou les italiens comme il se porte aujourd'hui sur d'autres migrants, ne réussit jamais à trouver une occupation stable lui permettant d'offrir des conditions d'existence dignes à sa femme et à ses enfants. Cette dégradation l'affecta profondément, le poussa quelques fois à la violence, et le conduisit finalement au départ, en

Sarre d'abord, puis en Pologne, pour y trouver du travail, avec l'idée d'y faire venir sa famille. Cette séparation temporaire se prolongea et après quelques années, les liens avec le père se firent de plus en plus rares avant de s'interrompre définitivement au début des années 30.

Écoutons le père Joseph évoquer lui-même cette enfance, dans son livre « Les pauvres sont l'Eglise ».

Petit garçon dans le cercle infernal des violences

Au plus loin que je remonte dans mon enfance, ce dont je me souviens c'est d'une longue salle d'hôpital, et de ma mère criant après la religieuse qui nous surveillait. Car, petit garçon rachitique, j'avais été hospitalisé pour que l'on me redresse les jambes.

Ce jour-là, je dis à maman que les Sœurs m'avaient privé du colis apporté le dimanche précédent. Maman, qui avait dû se donner du mal pour rassembler ces quelques friandises, se mit en colère. Séance tenante, elle m'arracha aux mains des religieuses et me ramena à la maison.

Depuis, je suis resté les jambes arquées, et durant toute ma jeunesse, j'ai dû subir le ridicule et les moqueries que m'attirait cette déformation, la gêne aussi de boiter légèrement, surtout durant mon adolescence.

Ainsi, le tout premier contact avec autrui, dont je garde le souvenir, est celui d'une injustice et d'un préjugé qui devraient marquer mon corps pour la vie. Sans doute, est-ce pour cela que me sont devenus intolérables ces nez qui coulent, ces jambes torses, ces jeunes corps déjà griffés qui m'entourent aujourd'hui dans les cités d'urgence, les taudis, les slums.

Ma mère criant après la sœur, cela ne m'avait pas surpris. Les cris, j'en avais l'habitude. A la maison, papa criait tout le temps. Il frappait mon frère aîné, au désespoir de ma mère, car c'était toujours à la tête qu'il portait ses coups. Il injurait aussi maman et nous vivions sans cesse dans la peur.

Ce n'est que bien plus tard, à l'âge d'homme, en partageant la vie d'autres hommes comme lui, d'autres familles comme la nôtre, que j'ai compris que mon père était un homme humilié. Il souffrait d'avoir manqué sa vie : il portait en lui la honte de ne pouvoir donner sécurité et bonheur aux siens.

Le mal de la misère est là. Un homme ne peut pas vivre ainsi humilié sans réagir. Et l'homme pauvre, aujourd'hui comme hier, réagit de la même façon violente.

Cependant, pour le petit garçon que j'étais, c'était m'introduire dans le cercle infernal de la violence. La violence était la manière de répondre à l'obstacle, aux difficultés de toutes sortes et de tous les jours. Et sans que j'en prenne conscience, elle devenait pour moi, tout comme pour mon père, la manière de me laver des humiliations sans nombre que nous faisait subir notre extrême pauvreté.

Ce qui me surprend toujours, malgré les années écoulées, c'est que mes parents ne parlaient que d'argent. Eux qui n'en avaient pas, se disputaient presque sans relâche à cause de lui. Quand quelque argent entrait au foyer, ils se querellaient sur la manière de le dépenser.

Dans ce combat pour la nourriture, je fus engagé dès mon tout jeune âge. J'avais quatre ans et c'était moi qui conduisais la chèvre dans les bas prés. Cette chèvre qui nous nourrissait, ma petite sœur nouveau-née et nous autres enfants. En la conduisant, je passais

devant le grand portail du couvent du Bon Pasteur¹, où une religieuse parfois m'adressait la parole. Un jour, elle me demanda si je voulais servir la messe tous les matins. Ce jour-là, je fus embauché pour la première fois. Car c'était bien d'embauche qu'il s'agissait pour moi. En répondant à la messe, j'aurais droit chaque matin à un grand bol de café au lait, avec du pain, de la confiture, et les jours de fête, du beurre. En plus, on me donnerait deux francs par semaine. Ce sont ces deux francs qui m'ont décidé.

C'est ainsi que je commençai à prendre en charge la famille, avant l'âge de cinq ans. Chaque matin, pendant près de onze ans, maman m'appela pour la messe de sept heures. Il fallait au moins dix minutes pour courir jusqu'à la chapelle, derrière les grands murs du couvent. L'hiver, j'avais froid, j'avais peur dans le noir. Mais qu'il vente ou qu'il pleuve, tassé en moi-même, noyé de sommeil, mais aussi parfois criant de rage, je longuais la grande rue Saint-Jacques, je descendais la rue Brault, déserte et hostile, vers les prés, et j'allais servir la messe chez les Sœurs pour que quarante sous soient donnés à maman. Je ne crois pas avoir jamais manqué à ce rendez-vous matinal et il me semble que toute mon enfance se soit bâtie autour de lui.

Ainsi, dès la petite enfance, se liaient manque d'argent, honte et violence.

L'Abbé Pierre, dont il sera question tout à l'heure, ne s'y est pas trompé. Voici ce qu'il disait à Michel Cuperly, dans la Revue Espace social européen, en 1988, peu après la mort du père Joseph Wresinski :

« Les mots que je vais vous dire sont de quelqu'un qui a rencontré le père Joseph, il y a longtemps. Le jour où il est venu me voir – il se trouvait dans l'Aisne – il était à la recherche d'un ministère. J'ai rendu visite à son évêque qui était harcelé de demandes pour qu'on éloigne cet homme parlant de la pauvreté avec une telle hantise qu'il donnait à ceux qui l'approchaient l'impression d'être mis en accusation.

A cette époque, le hameau de Noisy-le-Grand, avec ses 250 familles logées dans des abris de fibrociment, à l'abri de la pluie, était déjà établi. Les sans-logis de Paris ou de province affluaient là pour avoir plus vite leurs dommages de guerre. Le froid était extrême : jusqu'à – 18°. Si les gens allaient dehors, ils risquaient de crever. C'était horrible. J'ai dit au père Joseph, c'était en 1955 : « Occupez-vous de la vie spirituelle et de la vie tout court dans ce hameau de détresse. »

Puis, pendant mon absence (j'ai été malade et bon à rien pendant un an), un conflit a surgi au sein des communautés Emmaüs. Il fallait faire un choix pour Noisy, soit dire au père Joseph : « Ca ne va plus, cherchez ailleurs. » Dire cela, je n'avais pas le cœur.

Soit : « Emmaüs ne s'occupera plus de ces 250 familles. Prenez-en la responsabilité intégrale. »

C'est ce qu'a fait le père Joseph en se référant à cette prière d'Emmaüs : « Pour que nous soyons assez nombreux, frères, compagnons et amis, pour répondre à toute détresse demandant secours, spécialement les petits enfants."

¹ Sœurs du Bon Pasteur et sœurs Madeleine : congrégation de religieuses contemplatives proches des femmes et des enfants atteints par la grande pauvreté ou blessés par les circonstances de la vie. (voir Glossaire)

C'est alors qu'il a créé Aide à Toute Détresse dont Geneviève de Gaulle (Mme Anthonioz, ancienne déportée) a été la présidente. J'ai beaucoup encouragé le père Joseph. Il a montré là une espèce de génie qui est dû à une grande intelligence, un grand amour des pauvres, mais avec une originalité que personne ne peut avoir : c'est d'avoir vécu lui-même dans la pauvreté humiliante quand il était enfant. Cela ne s'apprend pas dans un livre. Avec cette expérience irremplaçable, il a progressivement organisé cette immense et solide action ».

Choisi par la pauvreté, Joseph Wresinski a pourtant, lui aussi, du faire le choix des pauvres.

Poussé par sa mère, Joseph Wresinski obtient, en candidat libre car son instituteur ne voulait pas l'y présenter, son certificat d'études primaires. Il n'est pas question de poursuivre des études, il faut gagner sa vie. Il se fait embaucher comme apprenti pâtissier à Angers, puis à Saumur et enfin à Nantes. Il découvre la rudesse des conditions de travail des jeunes apprentis. Après un bref passage par les « Faucons rouges », il est conduit par un ami à une réunion de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. L'aumônier qui l'accueille, le père Gerbaud, n'y va pas par quatre chemins et lui confie le soin de faire le compte-rendu de la réunion et de balayer la salle à son issue. Une leçon et une libération pour Joseph : enfin, quelqu'un lui confiait une responsabilité, le croyait capable d'autre chose que d'être un éternel assisté. Avec la JOC, commence sa quête des origines. Il se lance dans des enquêtes sur la tuberculose qui frappe les jeunes qui habitent le Quai de la Fosse à Nantes. Se souvenant de certains prêtres de son enfance, voyant agir le père Gerbaud, il se dit : « Pourquoi ne serais-je pas prêtre ? »

"Prier dans l'Eglise, offrir l'Eucharistie, c'était vouloir apporter l'Evangile à mes frères, à tous ceux qui avaient vécu la même vie que ma mère. Et combattre pour eux, pour que jamais plus une famille ne fût semblable à la mienne, c'était devenir prêtre de Jésus-Christ mort et ressuscité »

Les parents d'une religieuse des Sœurs du Bon Pasteur à Angers, cultivateurs à Soissons, poussés par leur fille qui savait à quel point ils regrettaient qu'aucun de leur fils ne se soit dirigé vers la prêtrise, acceptent de prendre en charge ses études et de les financer. A 17 ans, le voici, avec des gamins de 12 ans, sur les bancs du Petit Séminaire de Beaupréau, s'efforçant de rattraper son retard, non sans peine. La guerre survient qui retarde l'entrée au Grand Séminaire à Soissons et perturbe son cursus normal. Il achève malgré tout sa formation et est ordonné en juin 1946, à Soissons. Il est d'abord nommé à Tergnier dans une paroisse ouvrière. Il y fréquente les syndicalistes, les grévistes, il y crée une section de la JOC, se rend dans les cités d'urgence, comme il l'avait déjà fait, au séminaire, quand il se rendait, les jeudis, dans le quartier de Saint Crépin.

Il continue, par tous les moyens, à chercher qui sont et où sont les plus pauvres de notre temps, effectue un stage à la Mission de France, séjourne quelques temps dans une Fraternité des Petits frères de Jésus. Après une hospitalisation due à la tuberculose, il est nommé curé dans une paroisse rurale de l'Aisne. Il s'y lie aux ouvriers agricoles, aux journaliers. Sa porte est constamment ouverte aux errants, au point qu'il acquiert vite dans le diocèse le titre de « curé de la racaille ».

Pierre Douillard, ancien curé à Angers, très proche de la famille Wresinski, a été entretemps nommé évêque de Soissons. Il connaît, mieux que quiconque, le secret de fabrication de Joseph. Quand il entend parler de Noisy-le-Grand, il l'appelle et lui dit : « Je crois que j'ai trouvé ce que tu cherches. Vas-y, et si tu peux, restes-y, sinon tu reviens dans le diocèse ».

L'abbé Joseph Wresinski, vicaire à Tergnier, curé à Dhuizel, aurait pu poursuivre sa route, devenir curé d'une paroisse plus importante. Travaillé au corps par les souvenirs de son enfance, il refuse cette ascension sociale qui lui était promise, part à la recherche, parfois un peu désordonnée, des pauvres de son temps, s'attirant parfois les foudres de ses bons paroissiens et des notables du coin, et se retrouve, en juillet 1956, à Noisy-le-Grand.

« En ce 14 juillet 1956, écrira-t-il plus tard, j'étais entré dans le malheur. Les familles que je rencontrais me rappelaient la misère de ma mère. Les enfants qui m'assaillirent dès ce premier instant c'étaient mes frères, c'était ma sœur, c'était moi, quarante ans plus tôt, rue St Jacques à Angers ».

« Je fus ébloui en arrivant à Noisy-le-Grand. J'avais pourtant grandi dans la pauvreté et j'avais vu beaucoup de quartiers de misère, depuis. A Noisy-le-Grand, ce fut comme une révélation (...) Je suis arrivé le 14 juillet 1956 et sur ce plateau, dit le Château de France, le soleil répandait une chaleur torride, les ruelles étaient désertes, personne n'était dehors. Devant ce vide, je me suis dit: autrefois, les sources d'eau, les croisements de route, un clocher, une industrie réunissaient les hommes. Ici, les familles sont rassemblées par la misère. C'était comme une inspiration. (...) D'emblée, j'ai senti que je me trouvais devant mon peuple. Cela ne s'explique pas, ce fut ainsi. Dès cet instant, ma propre vie a pris un tournant. Car ce jour-là, je me suis promis que si je restais, je ferais en sorte que ces familles puissent gravir les marches du Vatican, de l'Elysée, de l'Onu... Cette misère aveuglante qui s'étalait devant mes yeux dans une chaleur suffocante et un silence total m'a pris au piège. Depuis, j'ai été hanté par l'idée que jamais ce peuple ne sortirait de sa misère, aussi longtemps qu'il ne serait pas accueilli, dans son ensemble, en tant que peuple, là où discutaient et débattaient les autres hommes (...) Le 14 juillet 1956, j'ai signé mon sort ».

« J'ai signé mon sort...Je suis entré dans le malheur » : les mots sont forts, et traduisent la radicalité de ce choix des pauvres que refait, à 39 ans, cet homme qui sait pourtant mieux que quiconque combien la misère est l'envers de la grâce, pour reprendre une autre expression forte qui lui était chère.

Ce choix n'est jamais fait une fois pour toutes, il est sans cesse à refaire. La misère casse tout, détruit tout, décourage, désespère, anéantit ceux et celles qui s'en approchent.

Un texte du père Joseph publié dans « Paroles pour demain » évoque ce véritable combat spirituel :

SEIGNEUR, J'AI PEUR DE TOI

J'ai peur de m'attacher à toi,
De remettre mon sort entre tes mains,
Parce que j'ai peur de la souffrance,
De l'injustice et de la solitude.

Aussi, je ne puis te dire : « Fais de moi ton amour
Et pétris-moi à ton gré,
Comme l'époux pétrit l'épaule de son épouse.... »

J'ai peur que tu ne me conduises dans l'inconnu,
Là où je ne serai que face à toi,
Rien que face à toi ;
Là où peut-être ta volonté
Contrariera tellement la mienne
Que toute ma vie en sera changée.

Pourtant, Seigneur, je sais que mon sort
est entièrement entre tes mains.
Je sais que quoi que je fasse
C'est à toi qu'appartient le dernier mot,
Que mon âme est ta chose
Parce que tu m'aimes.
Je t'aime moi aussi ;
Alors d'où viennent ma peur,
Mes réticences et parfois ma révolte ?
Est-ce parce que je n'ai pas assez la foi ?
Oui, c'est cela Seigneur
Je n'ai pas assez la foi...

Cependant, il y a autre chose...
Il y a que tu as voulu être,
En ces temps-ci
Le « Lumpenprolétariat » : le haillonneux, l'humilité,
L'inconnu des zones de misère
Tu as voulu être de ces hommes qui me font peur

Comme ils l'ont déjà fait,
Tant de jours et tant de nuits,
Toi aussi, tu me conduiras
De dépouillement en dépouillement,
De remise en cause en remise en cause,
Tu me jetteras nu devant mes frères sous-prolétaires,
Tu me livreras à leur merci,
A leur misère, à leur solitude.

C'est à cause de cela que tu me fais peur,
parce que tu me dis,
du plus profond de leurs entrailles :
« Ces enfants-là sont mes frères,
ces femmes sont ma mère.
Et je suis le Lazare qui te rebute,
Marie-Madeleine qui te tente,
les larrons qui te volent et t'injurient,
je suis le lépreux décharné et ignorant,
qui te fait horreur ».

Seigneur, par pitié,
ne me remets pas, pieds et poings liés , à ces frères-là
Ne me remets pas, sans défense, à ton amour.
Non ! pas cela , Seigneur.
Par pitié, ne permets pas cela.

Mais puisque tu l'exiges,
je me laisserai faire.
J'ai quand même peur de toi,
Seigneur.

Ce choix fait, ou refait, à quoi allait-il conduire ? Comment allait-il se déployer dans l'action du père Joseph Wresinski à Noisy-le-Grand puis ailleurs en France, en Europe et dans le monde ?

L'expérience de la misère et de la honte allait conduire cet homme vers un type d'action particulier et novateur, même si lui-même a toujours affirmé n'être qu'un héritier et n'avoir rien inventé. Écoutons-le encore, dans la suite du récit de son arrivée à Noisy

« J'ai bien compris que tout ce que je pourrais faire et bien ne servirait à rien si il n'y avait pas un mouvement qui se donnerait comme objectif fondamental la destruction n'est ce pas de la misère, au milieu des gens les plus exclus. Je ne proposais pas du tout une action de charité, une action de distribution de biens étant donné que c'était ce dont j'avais le plus souffert dans mon enfance. Je croyais absolument nécessaire de donner à ces hommes qui m'entouraient, à ces gosses qui étaient là, ce que j'appelais les possibilités de leur libération par le savoir, par la connaissance. Et du fait que je parlais savoir, je parlais bibliothèque, je parlais jardin d'enfant, je parlais de rattrapage scolaire...Je parlais n'est ce pas de l'apprentissage d'un métier, au fond les moyens de faire un homme libre ».

Passer de la honte à la fierté, faire des plus pauvres des hommes libres, leur donner les moyens de penser, de parler, d'agir, leur restituer le droit fondamental à la liberté de s'associer, d'agir ensemble pour son propre bien et pour le bien d'autrui : tel sera son combat, dès 1957 et la première tentative de création d'une association avec les habitants du Camp de Noisy, recalée par la préfecture parce que trop de ses membres avaient un casier judiciaire chargé.

Ce sera, en mai 1968, le lancement des Cahiers de doléances qui circuleront dans les cités pour recueillir les aspirations, les revendications de cette population des bidonvilles et des cités qui prend peu à peu conscience qu'elle a une histoire commune, et qui bientôt se donnera un nom, celui de « Quart Monde », après qu'un ami eut fait découvrir au père Joseph un épisode passé sous silence dans l'histoire officielle de la Révolution française de 1789 : l'existence des « Cahiers de doléances du Quatrième Ordre, du Quart Etat, l'ordre des pauvres, des infirmes, des mendiants et des vagabonds, l'ordre sacré des infortunés ».

Ce sera, en 1992, la création des « Universités populaires Quart Monde », lieu d'apprentissage de la parole, de la pensée, du dialogue avec les autres, de la représentation politique et du partenariat. Enjeu essentiel que le père Joseph résumait ainsi dans une Université populaire qu'il animait en région parisienne : *« On sera respecté si on sait parler, et si on sait parler on sera reconnu comme des partenaires sociaux et si on est reconnu comme des partenaires sociaux nous serons comme les syndicats, nous serons comme les associations familiales, nous pourrons... et bien obliger le pays à changer ! »*

Mais le père Joseph, sans doute aussi à cause de son expérience de pauvre, en même temps qu'il faisait le choix des pauvres, a opté pour une stratégie de rassemblement de l'humanité autour des plus pauvres, synthétiquement résumée dans les derniers mots de la dalle du Trocadéro : *« S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré »*. Il ne sait que trop à quel point, dans un jeu de rapports de forces, les plus pauvres sont systématiquement du côté des victimes. A la violence de la misère qu'il dénonce sans relâche, il n'entend opposer aucune autre violence que celle de l'amour. Dans un texte publié en 1968, titré *« La violence faite aux pauvres »*, il évoque cette violence de l'amour :

« Elle prend ses racines au fond même des hommes que nous sommes, elle se nourrit de notre coeur, du meilleur de nous-mêmes, de nos désirs de joie, de paix à répandre, à donner. Elle se nourrit de notre rencontre du Dieu de charité, de notre idéal de justice.

Cette violence est celle qui provoque les vraies révolutions, profondes et définitives, les résurrections qui rendent vie, respect, honneur, gloire et bonheur à tous les hommes, qu'ils soient riches ou pauvres. C'est à cette violence là qui est celle de l'amour que nous sommes voués les uns et les autres, que nous le voulions ou non, du fait que nous sommes véritablement des hommes et que nous avons pris conscience qu'aucun autre homme ne peut jamais nous être étranger ou ennemi...

Le sous-prolétaire, lui aussi y est voué. Si nous le connaissions tant soit peu, nous saurions qu'il ne nous demande rien d'autre que d'être un homme et qu'il ne désire rien d'autre. Il nous demande que tous les hommes soient reconnus comme tels, traités comme tels.

Il ne demande rien d'autre que ceci, que l'école soit pour ses enfants le creuset de l'intelligence, que l'Eglise soit le chemin vers la communion de tous les hommes face au Dieu de leur foi, que la société soit juste et franche, que la technique, l'économie soient au service du partage des biens de la terre.

Le sous-prolétaire appelle tout comme nous la création d'un monde nouveau. Le sens de son combat est aussi de transformer les structures d'une société de sorte que l'honneur, la justice, l'amour, la vérité soient les fondations sur lesquelles tout homme, et donc lui, recevra la plénitude de ses droits : les pouvoirs de penser, de comprendre, d'aimer, d'agir et de prier. Si le misérable nous interroge, s'il nous pose des questions et nous oblige à nous en poser, ce n'est pas parce qu'il nous demande de ralentir notre marche, mais qu'au contraire il nous contraint d'aller plus vite et plus loin, de voir infiniment plus grand et d'être plus ambitieux que nous ne le sommes. Il nous entraîne dans un véritable vertige de remise en cause générale de l'humanité.

L'opprimé deviendra-t-il l'oppresseur ?

Certes, nous pourrions concevoir une autre révolution, plus classique dans l'histoire du monde et qui consisterait à organiser les pauvres de sorte qu'ils puissent arracher le pouvoir aux riches et se mettre à leur place. Mais, qui alors garantirait que le misérable, devenu riche demain, serait meilleur que le riche d'aujourd'hui ? Qui nous dit que Lazare, assis à la table du riche, ne le chassera pas pour l'exclure à son tour ; qui nous assure que, devenu puissant, il n'organisera pas la violence et la destruction à son tour ? Ne devrions nous pas nous attendre à ce que des pauvres d'aujourd'hui ne sortent des tyrans qui opprimeront les riches déchus de leur puissance ? Comment empêcher que la justice pour tous, l'honneur et la prière pour tous, ne deviennent une nouvelle fois, par les misérables d'hier élevés au pouvoir, l'injustice, le mensonge, la haine, la guerre du monde de demain ».

Le père Joseph paya cher, et pendant longtemps, ce refus de la violence et de la lutte des classes. L'accusation de collaborateur ne fut pas loin de lui être adressé.

Dans cette recherche d'unité, d'alliance de tous les hommes autour des plus pauvres, le père Joseph, sans naïveté aucune, ne cessa jamais, au fond de lui, de croire que « tout homme est une chance pour les plus pauvres » et mérite donc notre confiance. Jusqu'à preuve du contraire ajoutait-il parfois avec sagesse et malice. « Il n'y a pas d'ennemis à abattre, il n'y a que des amis à gagner », disait-il encore.

Il est un monde qu'il chercha particulièrement à investir, un monde pourtant si éloigné des pauvres, et si éloigné de son propre univers, le monde de l'Université, le monde de la Science.

Très vite, au tout début des années 1960, accueillant à Noisy une diplomate néerlandaise, Alwine de Vos, qui allait quitter la diplomatie pour le rejoindre, il lui dit : « *Voilà ce que nous devons faire, nous devons créer un institut de recherche parce qu'on doit créer n'est ce pas des politiques qui soient irréversibles. Forcer ceux qui ont les pouvoirs de la pensée, de l'intelligence de reconnaître que la misère c'est pas une affaire de cœur, de sentiments mais que c'est aussi une affaire d'intelligence, une affaire de connaissance* ».

Il poursuivit dans cette voie tout au long de sa vie, lui qui était un autodidacte, jusqu'à prendre la parole, en mai 1983 à La Sorbonne, dans une retentissante conférence titrée « Echec à la misère ». Des années après, en sont issus les travaux des programmes du Croisement des Savoirs et des Pratiques, initiés par le Mouvement ATD Quart Monde, et qui mettent en situation de dialogue, d'égal à égal, les détenteurs du savoir universitaire, ceux qui ont le savoir d'expérience de la misère et ceux qui ont le savoir des acteurs engagés dans le combat contre la misère.

Il me faut conclure. Je le ferai en ajoutant que tout cela, pour le père Joseph, correspondait, même si lui-même n'employait pas ces mots et se défendait d'être un théologien, à une véritable théologie, une ecclésiologie et une christologie.

Je ne peux développer ces différents points et me limiterai à en évoquer quelques aspects.

Ce n'est pas pour rien que le père Joseph a titré son premier livre, paru en 1983, « Les pauvres sont l'Eglise ». En voici un extrait, dans lequel il s'explique sur cette identité entre l'Eglise et les pauvres.

« L'Eglise ne se désintéresse pas des plus pauvres, elle ne le peut pas. Certes, elle s'en détourne parfois, mais cela, il faut le comprendre. La misère se présente comme l'envers de la grâce. Pour ceux qui ne connaissent pas l'homme qui la vit, celui-ci apparaît non pas homme de douleur mais homme de mépris, de rejet. Homme à risques, ignorant et désespéré, vivant dans une famille écrasée, il est du même coup devenu dérangeant pour nos consciences bien lavées mais affaiblies et parfois poltronnes. Comment le voir d'emblée comme notre égal ? Ce serait lui permettre de poser tant de questions sur nous-mêmes, sur la société dont nous sommes partie prenante, sur tout ce que nous vivons et croyons. Nous admettrions qu'il porte nos péchés et voir en lui notre égal nous obligerait en quelque sorte à embrasser le lépreux.

Le christianisme, il est vrai, devrait permettre un tel héroïsme à tous ceux qu'il contamine. En attendant, être mis en porte-à-faux par l'exclu n'est pas facile à vivre. Cela nous incite à nous détourner de lui ou à l'accuser.

L'Eglise, poursuit-il, proclame toujours que les plus pauvres sont la chair de sa chair, sa réalité profonde. Que l'Eglise vive cela sans faiblesse n'est pas évident. Mais je n'en suis ni angoissé, ni révolté. L'Eglise est les plus pauvres. Elle l'est par essence. Aussi, tôt ou tard, de façon plus ou moins concrète et durable, plus ou moins furtive ou publique, les plus pauvres sont reconnus par elle et accueillis en premier.

L'Eglise est condamnée, si j'ose dire, à travers l'histoire, à se rappeler, à reprendre conscience de cette réalité qu'elle est pauvreté, mépris, exclusion, qu'elle est la mal-aimée, la refusée du monde. En cela, elle est obligée de rejoindre la population la plus dépréciée, la plus exclue de tous. Le Pape Paul VI disait : « Notre miroir à nous, hommes d'Eglise, c'est Jésus Christ. » C'est dire que le miroir de l'Eglise, c'est l'homme déchu. Elle n'est pas seulement en communion avec les plus pauvres. Elle est les plus pauvres.

Elle l'est, dans le dessein de Dieu. Quel est ce dessein ? Il est de sauver tous les hommes, sans exception. Et quand je dis : sans exception, cela ne veut pas dire : y compris les plus pauvres, mais y compris les plus riches. Pour sauver tous les hommes, Jésus Christ a voulu les rejoindre dans leur humanité. Dans leur humanité la plus authentique qui ne soit pas encombrée de richesses, d'argent, d'honneur. Il devait prendre corps dans l'humanité la plus dépouillée de ce qui n'est pas elle ; de tout pouvoir économique, politique et religieux. Cette humanité-là, ce sont les plus pauvres et non les riches qui la possèdent. En eux, l'essentiel n'est pas entamé. C'est pourquoi le Christ pouvait s'y incarner sans peine.

Là, c'est tout un champ christologique qu'il nous ouvre, qu'il reprendra à plusieurs reprises en parlant de Jésus misérable ou de Jésus, fils de Dieu, fait homme de la misère.

Nous rendons-nous compte de ce dont nous privons les plus pauvres en laissant dire que le Christ aurait conservé pour le moins la sécurité d'appartenir à un autre milieu, d'être d'un autre rang dans le monde ? Sans Jésus fait homme misérable, eux demeurent des marginaux. On dira d'eux que le Christ les a sauvés, eux aussi, par extension, et non pas eux d'abord et, grâce à eux, toute l'humanité » (HP 153-154).

Il est temps de conclure. Je le ferai en citant, une dernière fois, le père Joseph, en un paragraphe saisissant du livre déjà cité, « Les pauvres sont l'Eglise ».

« C'est en luttant parmi les plus pauvres et en donnant priorité à leur regard qu'un jour je me suis réveillé d'Eglise. Tellement d'Eglise que je pensais qu'il fallait que je sois prêtre. Nul n'est prêtre sans une sorte d'attachement viscéral à Jésus Christ. A lui, non pas comme symbole, mais comme réalité vivante de ce que le monde vit et que les plus pauvres autour de nous expriment et espèrent. Le prêtre est obligé, d'une façon ou d'une autre, de vouloir mouler sa vie dans celle de Jésus Christ. Autrement, il ne reste pas prêtre. Et la vie du Seigneur dans le monde, c'est l'enfant né dans un lieu où ne pouvaient naître que les enfants de ces marginaux qu'étaient les bergers. Sa vie est celle de la famille sans argent, sans logement, expulsée, celle de l'homme sans travail, celle de l'homme ridiculisé, même dans sa souffrance et dont on dit que sa douleur est bien de sa faute. Pour Jésus, ce fut une faute qui le conduit au Golgotha : celle de trop aimer les hommes ».